

L'AUTOMATISATION, LES OUVRIERS ET LE PROFIT

Robert LINHART, auteur de « L'établi » et « Le sucre de la faim » nous invite à nuancer tout ce qui peut se dire sur l'automatisation, la robotisation...

Q. L'automatisation dont on parle tant, va-t-elle supprimer les travaux pénibles de l'ouvrier qui se verra attribuer dit-on des tâches « intelligentes » ?

Robert Linhart : On assiste régulièrement, tous les 10 ou 15 ans, à des offensives de la sociologie du travail et du gouvernement pour présenter le travail industriel comme en pleine mutation et l'ouvrier comme un personnage complètement nouveau, dégagé des contraintes de l'ouvrier précédent.

C'est vrai qu'il y a une mutation à l'intérieur du travail : diversité des tâches (contrôles des automatismes des industries de processus), mais ce qui est faux, c'est d'imaginer que ces nouvelles tâches, plus intellectuelles, caractérisées plus par la tension nerveuse, la charge mentale que par la charge physique, éliminent les tâches antérieures.

Au contraire, il y a réorganisation des tâches à l'intérieur des systèmes les plus automatisés (industries de processus) qui refoule au second plan et parfois à la semi-ignorance, en raison des accords de sous-traitance, le travail manuel le plus traditionnel.

Cette illusion d'optique qui consiste à imaginer que les industries modernes font disparaître les formes de fatigue et le danger physique, la pénibilité traditionnelle, c'est de dissimuler, parfois même de faire disparaître toute une partie de ce travail qui est soumis, dans des conditions très difficiles aux immigrés, aux jeunes... D'ailleurs, il est de l'intérêt même des grandes boîtes de l'industrie lourde moderne d'opérer ce tronçonnement du risque et du danger, ne serait-ce que pour des raisons de cotisations à la Sécurité Sociale : une bonne partie de morts, par exemple, de la sidérurgie, de la chimie, de la pétrochimie, est dissimulée puisqu'elle apparaît dans les statistiques d'accidents et de mortalité de toutes les entreprises sous-traitantes des sites (ex. Fos). Ce qui est sous-traité, en général, ce n'est pas le travail de fabrication, mais le travail de nettoyage, d'entretien, de remplacement à l'intérieur de ce que l'on appelle la structure, donc finalement les endroits où les gens risquent le plus. Le fait que l'ensemble du nettoyage, de la mutation et du remplacement soit assuré par de petites entreprises, qui souvent emploient des immigrés, multiplie le risque. Par exemple, dans la chimie et la pétrochimie, ceux qui ont pour tâche de manipuler, d'aller physiquement dans les différents endroits, ce

sont des gens qui ne connaissent pas le processus, la fabrication, parfois même la langue française.

Cette tendance à nier la persistance du travail industriel traditionnel le plus risqué, le plus exposé, est assez forte. Elle est apparue dans la sociologie du travail et les théories sur la nouvelle classe ouvrière, expliquant que l'ouvrier moderne était, en fait, un intellectuel, qu'il n'avait plus de tâches physiques. Ça ne correspond pas à la réalité. Les tâches physiques, intellectuelles et mentales sont réparties d'une façon nouvelle...

Les transformations qui interviennent dans le travail industriel sont beaucoup moins rapides et généralisées qu'on ne le dit. Ceci dit, il est vrai qu'il apparaît des formes nouvelles de nuisances, d'oppressions, d'agressions contre les travailleurs dans la grande industrie lourde robotisée, avec travail posté.

Q. L'industrie donne l'impression de vouloir tout automatiser. Est-ce possible qu'elle puisse se débarrasser du savoir ouvrier ?

R.L. : Des ingénieurs essayaient de me prouver qu'on pouvait tout robotiser, que le travailleur était devenu inutile. Ils disaient qu'il restait encore quelques problèmes de saisie visuelle de l'information qui étaient en train d'être résolus, etc. C'est un traitement tout à fait théorique du problème. Il est évident que si l'on veut investir autant dans le nettoyage de la RATP que dans la recherche spatiale par exemple, on peut, en effet, tout faire en presse-bouton. Mais le capitalisme n'a pas tout à fait intérêt à cela. Dans la mesure où il peut toujours trouver des réserves de main-d'œuvre bon marché, payé au SMIC, acceptant des conditions de travail difficiles comme c'est le cas actuellement, il n'a aucun intérêt à robotiser, mécaniser... c'est toujours par comparaison avec l'exploitation possible des travailleurs que cela se fait. Des tas de boulots qui sont extrêmement pénibles, pour lesquels il serait facile de concevoir une machine, ne sont absolument pas transformés pour des simples raisons de rentabilité. De même diminuer le bruit dans le tissage, dans les grosses presses qui sont techniquement déjà des choses résolues, ne sont absolument pas mis en pratique pour les mêmes raisons.

Q. En considérant que certaines industries s'automatisent, comment la sécurité est-elle prise en compte, peut-on constater une évolution ?

R.L. : Les problèmes de sécurité font l'objet de discussions interminables. Il y a même un courant qui tend à rejeter sur le travailleur la responsabilité de l'accident du travail. On explique la même chose pour l'accident de la route où il existerait une forme de suicide. Il y a une façon de présenter l'accident du travail comme une forme d'auto-destruction.

On fait souvent grand cas du fait que les travailleurs n'usent pas des moyens de sécurité qui leur sont offerts. Pour être juste, il faut dire que dans la plupart des cas, ces moyens sont illusoires, rendant le travail de plus en plus pénible, parfois même dangereux : dans le cas où un travailleur risque la surdité, il peut mettre un casque, mais si ce travailleur est dans un endroit très agité où il y a passage de véhicules, il fait le raisonnement parfaitement évident qu'il est plus dangereux de ne rien entendre. Dans une usine, on se sent aux aguets, personne n'a envie d'être isolé quand il se passe quelque chose de dangereux. Les installations automatisées reposent en fait par leur fonctionnement sur un dédoublement de l'entreprise entre une marche théorique et une marche réelle : il y a des consignes très précises d'arrivée des produits, de sécurité, de fonctionnement, et puis il y a l'expérience acquise des travailleurs en 3 x 8 qui consiste à ne jamais respecter les consignes, parce qu'il y a intérêt à augmenter la température, à attendre etc... tout le monde en général y trouve son compte. C'est à dire que, quand ça se passe bien, la direction sait très bien que les ouvriers, les chefs de poste font leurs petites magouilles pour obtenir le produit dans les meilleures conditions possibles, sans respecter les consignes, mais quand il y a un accident, elle y trouve son bénéfice parce qu'elle peut prouver que les consignes n'ont pas été respectées.

La forme de grève, dans ces usines, illustre bien ce dédoublement : la grève du zèle, en appliquant toutes les consignes de sécurité. En général ça rend impossible la production à plein régime, et parfois la production tout court. Le grand risque d'insécurité dans les ensembles d'automatismes, c'est la diminution des effectifs. La grande angoisse dans les cimenteries, c'est l'angoisse de la solitude et la mise en marche tout seul des automatismes. Par exemple, quand on doit nettoyer un broyeur, on l'arrête ; la grande panique des ouvriers, qui font seul ce boulot, c'est qu'un simple contact rétablisse le fonctionnement sans que personne ne s'en rende compte. Dans une usine de 300 ouvriers, automatisée, il y a un accident mortel par an. Un ouvrier intérimaire travaillait au nettoyage, à l'intérieur d'un broyeur. Celui-ci s'est mis en marche, au début très lentement. Si ça avait été un ouvrier expérimenté, il aurait eu le temps de sortir. Mais comme il n'était pas expérimenté, avec la poussière, il n'a pas vu la sortie...

Extraits d'un interview publié dans l'excel-
lente revue *Lutte, Santé, Sécurité*.
CLISACT : 56 rue des Guipons. 94600 Villejuif.